

GEORGES MANDEL

Valeur : 0,30 F

Couleur : bistre violacé

50 timbres à la feuille



Dessiné par SERVEAU
Gravé en taille-douce par PIEL
Format vertical 22 × 36
(dentelé 13)

VENTE

anticipée, le 4 juillet 1964 à CHATOU (Seine-et-Oise) ;

générale, le 6 juillet 1964 dans les autres bureaux.

Georges MANDEL est né le 5 mai 1885 à Chatou (Seine-et-Oise) dans une modeste famille alsacienne qui, comme de nombreuses autres, a choisi en 1871 d'abandonner sa province natale pour demeurer française.

Sans doute influencé par cet épisode douloureux qui a marqué la vie des siens, Georges Mandel nourrit dès l'enfance un véritable culte pour les personnages historiques qui, peu soucieux de plaire, ont su affirmer ou défendre le prestige de la France. Élève au lycée Condorcet, il ne cache pas son admiration pour Richelieu et Talleyrand, grandes figures du passé, et pour Georges Clemenceau dont la volonté, la rigueur et l'autorité lui semblent garantir l'avenir.

Or, sa destinée lui réservera d'approcher ce modèle vivant et, mieux encore, de devenir son collaborateur direct.

En 1906, Georges Mandel, à peine âgé de 21 ans, fait ses débuts d'homme politique en assumant des fonctions modestes au Cabinet du « Tigre », alors Ministre de l'Intérieur, puis Président du Conseil à la fin de la même année.

Après la chute du Ministère, en juillet 1909, et jusqu'en 1914, son activité est celle d'un journaliste politique. Les articles qu'il publie dans les journaux de Clemenceau, « Le Journal du Var » et « L'Homme libre », pressentent des événements graves et ne cessent d'inviter le Gouvernement français à faire preuve en conséquence de vigilance et de fermeté.

En octobre 1917 — la France est en guerre depuis plus de trois ans — Clemenceau revient au pouvoir. Son chef de Cabinet n'est autre que Georges Mandel dont le « Père la Victoire » dira plus tard, après que tous deux auront réussi à forger le succès final à force d'énergie et d'inébranlable volonté : « Je n'aurais pu mener ma tâche à bien si je n'avais eu auprès de moi Georges Mandel ».

Cette collaboration si fructueuse de deux êtres apparemment dissemblables — l'un orateur, tribun ardent et passionné, l'autre, homme de cabinet froid, réfléchi et inflexible — ne se prolonge pas au-delà de 1920, date qui marque l'échec de Clemenceau à la Présidence de la République et son retrait des affaires publiques.

Georges Mandel continue seul, mais tout au long de sa vie, il va rester fidèle aux principes qui ont permis aux deux hommes de retourner la situation à l'avantage de la France en 1918.

Élu député de la Gironde en 1919, il perd son siège en 1924, le reconquiert aux élections de 1928.

Six ans plus tard commence sa carrière d'homme de Gouvernement : il est Ministre des P.T.T. de 1934 à 1936, des Colonies de 1938 à 1940, de l'Intérieur aux heures les plus critiques de 1940.

Dans ces circonstances tragiques, il demeure convaincu que l'indépendance et l'honneur de la France ne pourront être sauvegardés qu'en continuant la guerre. Il ne se laisse pas impressionner par les revers subis ; lucide, il affirme : « De toute façon, nous ne sommes qu'au début de la guerre mondiale » ; déterminé, il prévoit que « de catastrophe en catastrophe, nous irons jusqu'à la victoire ! ».

Sa farouche hostilité à toute idée de capitulation lui vaut d'être arrêté par le Gouvernement de Vichy, dès le 17 juin.

La prison, que ce soit à Pellevoisin (près de Châteauroux), à Vals ou au Portalet, ne peut venir à bout de sa résolution et de sa dignité. Mais ses ennemis politiques français ne sont pas seuls attachés à sa perte ; les Nazis, outre leur haine raciale, n'oublient pas non plus que Georges Mandel a été l'un des rares, dès 1936, à préconiser la fermeté face à la démesure d'Hitler. Ils obtiennent en 1942 que le prisonnier leur soit remis pour être déporté, d'abord à Orianenburg, ensuite à Buchenwald.

Après deux ans de régime concentrationnaire dont les rigueurs n'ont pu triompher de sa volonté de vivre ni altérer sa foi en la victoire finale, il est rendu aux autorités françaises pour être livré à la Milice.

Amené par la Gestapo à la prison de la Santé le 6 juillet 1944, il en est extrait le lendemain par les miliciens qui l'emmènent dans la forêt de Fontainebleau pour l'assassiner.

Ainsi tomba, frappé par des traîtres au service de l'ennemi, Georges Mandel dont la vie toute entière avait été consacrée à la France.

